

PREMIÈRE PARTIE

TOUT CE QU'IL NE FAISAIT PAS pour des prunes !

Debout face au miroir, Tom nouait sa cravate. Il avait passé une telle quantité d'entretiens d'embauche qu'il avait désormais un peu d'entraînement. Pour les premiers, il n'en avait pas porté – il faut dire qu'il ne cherchait pas un boulot à cravate. Cravate que ses notes de fin d'études compensaient largement. Mais depuis, il avait lâché son lait, comme disait son père. Tom n'avait jamais pu déterminer l'origine de cette expression. Pourtant, il en comprenait bien le sens : il était descendu de ses grands chevaux.

Et à présent, il était pied à terre. Avec cravate.

Tom était titulaire d'un *Double Degree*. Deux *Masters of Law*, un de l'université locale, l'autre du King's College de Londres. Pour le second, il avait suivi deux années supplémentaires afin de retarder autant que possible le moment de passer son diplôme. Son père lui payait ses études, Tom n'avait aucune raison d'entrer dans la vie active, et il n'en avait pas grande envie non plus.

Initialement, il avait prévu d'aller à New York et d'y obtenir aussi le *Bar Exam*. Mais son père fortuné se suicida peu avant son départ. Il s'avéra que cet acte était la conséquence d'un endettement sans aucune issue possible.

Tom ne pouvait pas compter sur sa mère qui partageait, depuis son divorce, la vie d'un ingénieur forestier au Canada, et était donc contraint de gagner sa vie par ses propres moyens. Ce qui ne fut pas aussi simple qu'il l'aurait pensé. Cela faisait déjà six semaines qu'il était en quête d'un job. Y compris, désormais, d'un emploi qui n'aurait rien à voir avec sa formation.

Le poste pour lequel il se porterait candidat ce matin-là, il l'avait trouvé, à l'ancienne mode, dans une petite annonce du quotidien local. Le texte était le suivant :

Recherche : Jeune homme fiable et cultivé pour classement de fonds. Connaissances juridiques souhaitées. Plein temps. Rémunération honorable.

L'annonce – autre trait passablement suranné – priait les candidats d'écrire au journal sous un numéro. Tom avait envoyé au code une lettre de candidature standard et son curriculum vitæ, et avait classé le tout parmi ses autres recherches.

Il n'était pas tout à fait exact qu'il faisait tout cela pour des prunes. Il le faisait pour se prouver qu'il déposait des candidatures et qu'il n'essuyait que des refus. Il en avait besoin pour toucher son chômage.

Parce que c'est bien là qu'il en était : au chômage. Il allait bientôt devoir se faire violence et s'inscrire à l'agence pour

l'emploi. Lui, Tom Elmer, 30 ans, LL.M. Il avait effectivement lâché le lait : il ne pouvait pas tomber plus bas.

Et puis la lettre était arrivée. Expéditeur : Peter Stotz, PhD, 12, chemin Weilstamm, Zurich. D'une écriture soignée et désuète, il se référait en phrases laconiques à la candidature de Tom et lui proposait un entretien d'embauche à son domicile le vendredi suivant à 9 h 30. Avant de lui demander une brève « confirmation par courrier ».

Tom accepta.

Il était 7 heures moins le quart. Il ne se rappelait pas à quand remontait la dernière fois où il s'était trouvé sur ses deux jambes à cette heure-là. Déjà, ou encore.

Il serra le nœud de sa cravate et s'inspecta une fois encore dans le miroir. Pour l'occasion, il s'était rafraîchi la barbe à l'aide d'une tondeuse. Eh oui, il en était là.

LE CHEMIN WEILSTAMM se nichait dans l'enchevêtrement d'un quartier résidentiel. La villa voisine du numéro 12 était entourée d'une palissade de chantier. Des balises laissaient entrevoir la superficie de l'immeuble que l'on s'apprêtait à construire.

La villa face à laquelle Tom attendait à présent à la porte du jardin était un grand bâtiment dans le style du classicisme XIX^e siècle, aux belles proportions.

Tout indiquait que des parcelles du terrain d'origine avaient été vendues dans les années vingt et trente du siècle précédent pour accueillir des pavillons et de petits immeubles. Le jardin était désormais beaucoup trop étroit pour l'édifice. Deux épicéas qui s'élevaient sans doute à vingt mètres de hauteur se pressaient de surcroît contre l'édifice jaune. La porte d'entrée était flanquée de deux piliers qui soutenaient un balcon. Au-dessus, sur le pignon, brillait en lettres dorées l'inscription *Tempus fugit, amor manet*. Elle semblait avoir été récemment restaurée et formait un étrange contraste avec la façade usée par les intempéries.

Sur la plaque de laiton qui virait au noir au-dessus de la sonnette, on lisait *P. S., Ph.D.* Tom appuya sur le bouton.

Il fallut un bon moment avant que le pêne électrique se mette à bourdonner, ouvrant la porte de jardin en fer forgé. Tom monta les trois marches de granit qui donnaient sur le chemin de dalles.

Les joints étaient rongés par la mousse, des fougères avaient envahi les plates-bandes de droite comme de gauche.

Quelques pas plus loin, il atteignit le coin de l'édifice. Le chemin se séparait en deux. Sur la droite, il donnait sur l'entrée principale; en continuant tout droit, on longeait la façade couverte de lierre en direction d'une porte encadrée par deux étroites fenêtres à barreaux. Elle était ouverte; une femme d'un certain âge portant un tablier, la chevelure blanc neige tressée et sévèrement ramenée en arrière, l'y attendait.

« Monsieur Elmer », constata-t-elle avec un accent dont il ne parvint pas tout de suite à déterminer s'il était espagnol ou italien.

Une autre plaque en laiton était fixée à côté de la porte, mais celle-là était lustrée. Le mot *Livraisons* y était gravé.

Elle le guida le long d'un couloir qui passait devant un office, puis devant une cuisine d'où s'échappait une odeur de café, avant de déboucher sur un vestibule. Elle lui demanda alors de patienter.

Deux escaliers recourbés montaient de chaque côté de la pièce pour rejoindre une balustrade. Au milieu de la salle pendait un lustre en laiton chargé de bougies factices. Un ensemble de sièges était disposé entre les

deux portes qui menaient dans des espaces différents du rez-de-chaussée. Au mur qui leur faisait face était accroché, somptueusement encadré d'or, un grand miroir ovale.

Ça sentait la pipe, le café et le passé.

La femme revint. « Je vous en prie », dit-elle en désignant la porte qu'elle venait de franchir.

Elle le conduisit dans une pièce qui servait de salon. Des étagères de livres se dressaient où que l'on porte son regard. Enfoncé dans la profondeur d'un fauteuil de cuir, un vieil homme fumait la pipe devant un feu de cheminée. Ses sourcils broussailleux d'un noir profond tranchaient sur la peau blême, d'apparence un peu translucide, de son visage creusé. Ses cheveux peignés vers l'arrière étaient épais et argentés, ils prenaient naissance assez bas sur un front étrangement lisse. Le cou mince émergeait d'un col devenu trop large au-dessus d'une cravate nouée avec soin. Le costume qu'il portait était taillé dans une quantité de tissu trop importante pour la maigreur de son corps.

« Asseyez-vous, je n'aime plus trop rester debout », dit-il en guise de salutation. Il ne fit pas mine non plus de tendre la main à Tom.

« Demandez à M. Elmer comment il prend son café, Mariella », demanda-t-il à la gouvernante.

Tom le commanda noir avec du sucre.

En l'attendant, le vieux monsieur passa tout son temps à dévisager Tom sans prononcer un mot. Il ne prit la parole qu'une fois que Mariella eut apporté le café.

« Vous êtes bien entendu surqualifié. »

Tom hocha la tête.

« Est-ce un problème ?

– Les gens surqualifiés ne restent pas longtemps. »

Tom se demanda comment il devait répondre et choisit de dire la vérité.

« Vous avez raison sur ce point. »

M. Stotz tira trois puissantes bouffées sur sa pipe qui menaçait de s'éteindre. Quand de la fumée s'en échappa de nouveau, il reprit tranquillement :

« Mais moi, j'ai besoin de quelqu'un pendant un bon moment.

– Combien de temps ?

– Pas pour l'éternité. » Le vieil homme eut un rire légèrement amer.

« Vous avez une idée ?

– Les médecins me donnent un an. »

Tom frémit un peu en entendant la réponse. « Ah bon. » Un silence pensif se répandit dans la pièce.

Un fin gargouillement s'échappait de temps en temps de la pipe. Le vieil homme l'ôta de la bouche et la posa dans le cendrier, foyer vers le bas. Il ne disait toujours rien. Il se contenta de regarder Tom comme s'il voulait lire dans ses pensées. Et comme s'il en était aussi capable.

Tom avait cherché le nom de Stotz sur Google. Jadis, il avait été une personnalité importante. Conseiller national. Membre du Parti des démocrates libéraux, faiseur de rois et sponsor. Dans le secteur des affaires, il jouait un grand rôle comme conseiller d'administration auprès des banques, des compagnies d'assurance et des entreprises de l'industrie mécanique. C'était en outre un mécène qui intervenait dans le domaine artistique, il avait été pendant

de longues années membre du conseil d'administration de l'Opéra et l'avait présidé pendant onze ans.

Tout cela remontait avant l'époque de Tom ; mais pour son père, le nom de Stotz avait certainement été familial.

STOTZ AVAIT PROPOSÉ À TOM un contrat d'un an, sans possibilité de résiliation par l'une des deux parties. Tom avait d'abord hésité, jusqu'à ce qu'on aborde la question du salaire : douze mille francs suisses par mois. Logé et nourri.

« Logé ? avait demandé Tom.

– Vous habiterez dans la maison », avait répondu le Dr Stotz.

Il laissa alors son pied tâtonner sur le tapis à la recherche d'un emplacement bien précis, et appuya dessus en insistant un peu. Quand il ôta le pied, Tom aperçut une petite bosse sous le tapis. Une sonnette. Et comme pour le lui confirmer, Mariella entra dans la pièce.

« Montrez l'appartement d'amis à M. Elmer. »

Elle le précéda dans l'escalier. Tom remarqua qu'elle saisissait fermement la rampe de la main gauche et soulageait ses jambes en tirant puissamment sur son bras. Le tapis d'escalier rouge vin fixé à l'aide de tiges en laiton était un peu élimé ; les balustres tournés manquaient en

deux emplacements. Aux murs étaient accrochées des aquarelles constructivistes peintes par une personne qui avait certainement dû mener un travail très approfondi sur Mondrian.

Après la dernière marche, la rambarde décrivait un angle droit et se prolongeait par une balustrade, de laquelle on avait une vue plongeante sur le vestibule inférieur. Les portes du premier étage conduisaient sans doute aux chambres à coucher et au dressing. Plus loin, derrière, se trouvait la cage d'escalier donnant accès au grenier.

Lorsqu'ils furent à l'étage, la gouvernante lui fit traverser une autre grande pièce pourvue de nombreuses portes, puis un petit couloir. Dans le bois en noyer de la porte, le mot *Invités* était incrusté dans une autre essence, plus claire.

Ils entrèrent dans un grand espace dépourvu de mobilier. « Le séjour », expliqua Mariella.

Il y flottait une odeur de peinture fraîche et de produits d'entretien, on se serait cru dans un immeuble neuf. Tom ouvrit la fenêtre. Elle offrait une vue peu séduisante sur un immeuble de trois étages à l'architecture douteuse.

Du salon, une porte donnait sur une cuisine minuscule, une autre sur une pièce presque aussi grande que la première, la chambre à coucher. De là, on pénétrait dans la salle de bains, qui venait d'être rénovée. Beaucoup de marbre gris, une grande douche, une baignoire et, derrière une autre porte encore, des toilettes lavantes. La fenêtre était équipée de vitres en verre opaque. Il l'ouvrit. De ce côté de la villa aussi s'élevait un immeuble.

« Cela vous plaît ? demanda Mariella.

– Pas mal », répondit Tom.

Mariella le regarda comme si elle attendait une question. Comme il n'en posa pas, elle le raccompagna à la sortie de l'appartement et le fit redescendre dans le vestibule. C'est alors seulement que le regard de Tom fut attiré par une peinture à l'huile. C'était le portrait d'une jeune femme. Elle était assise dans un fauteuil, devant une bibliothèque, elle tenait un livre ouvert sur ses cuisses et paraissait intriguée, comme si elle avait été dérangée par l'observateur. Sa chevelure noire, qu'elle avait laissée libre, lui tombait sur l'épaule du côté droit et dissimulait à moitié le décolleté de son corsage jaune. Ses lèvres généreuses, du même rouge que son collier, tranchaient avec sa peau. Le bleu de ses yeux ainsi que le noir de ses cheveux et ses cils contrastaient eux aussi avec son épiderme.

Le dos des livres de la bibliothèque reprenait les couleurs de la femme représentée en peinture.

C'était un grand tableau en format portrait, exécuté avec une aimable gaucherie dans le style naturaliste.

Tom s'était arrêté devant.

« *Bellissima, vero?* » dit Mariella, plus pour elle que pour lui.

Lorsqu'ils revinrent à la cheminée, le vieux monsieur posa son livre sur la desserte basse qui se trouvait à côté du fauteuil et rangea dessus la grande loupe qui l'assistait dans sa lecture.

« Ce n'est pas meublé. J'ai pensé que vous préféreriez peut-être l'aménager avec vos propres affaires.

– Mais vous ne savez pas du tout si j'accepte. »

La voix de Tom exprimait sa surprise.

« Ah bon. Vous refusez ? »

Tom n'hésita qu'un bref instant. « Non.

– Vous voyez bien. »

Tom sourit. « Mais vous ne pouviez pas le savoir.

– À cent quarante-quatre mille francs par an, nourri et logé, la probabilité que vous refusiez n'était pas très élevée. » La main osseuse de Stotz attrapa un petit dossier en carton vert. Il l'ouvrit et en sortit deux contrats rédigés au nom de Tom. Ils contenaient deux clauses dont ils n'avaient pas encore discuté. Primo : l'employeur prenait aussi à sa charge les frais de déménagement et le loyer du logement de Tom jusqu'à l'expiration de son bail. Secundo : l'employé bénéficiait de six semaines de congé, mais était prié de ne pas les prendre et de se les faire payer.

Le contrat ne pouvait être résilié qu'un an plus tard à la même date.

Tom signa.

C'ÉTAIT LA PREMIÈRE FOIS que Tom faisait appel aux services d'une entreprise de déménagement. Lui – enfin, son père – aurait certes pu se le permettre dans le passé, mais s'entraider pour ce genre de besogne était une coutume estudiantine.

Il se trouvait à présent dans son nouvel appartement et dirigeait le ballet des déménageurs. Ils ne déménageaient d'ailleurs pas grand-chose : il n'avait choisi, pour les deux pièces de la villa de Stotz, que les meilleurs spécimens de son quatre pièces personnel ; l'ensemble table et sièges des années trente et le bureau Art déco, tous deux achetés lors de son séjour à Londres. Le reste, il l'avait offert ou jeté.

C'est à Londres qu'il avait découvert son goût pour le style Art déco. Une camarade d'études – et un peu plus que cela – issue d'une famille très fortunée le lui avait fait découvrir. C'était cependant, en dépit de la générosité de son père, une passion au-dessus de ses moyens, bien que les quelques meubles qu'il s'était offerts se fussent révélés